

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## La visibilité de la littérature québécoise pour la jeunesse

Ginette Landreville

---

Volume 27, Number 3, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11966ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association Lurelu

### ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Landreville, G. (2005). La visibilité de la littérature québécoise pour la jeunesse. *Lurelu*, 27(3), 5–15.

## La visibilité de la littérature québécoise pour la jeunesse

propos transcrits et mis en forme

par Ginette Landreville

*Pour marquer ses vingt-cinq ans, au printemps 2003, Lurelu a organisé deux tables rondes qui ont permis de mesurer le chemin parcouru par la littérature jeunesse québécoise. Nous vous présentons ici un compte-rendu de celle qui a eu lieu le 11 mars 2003, à la bibliothèque Frontenac, à Montréal, sur le thème de la visibilité. Trois panelistes ont échangé sur ce thème : il s'agissait de Danièle Bouffard, bibliothécaire jeunesse à la bibliothèque Salaberry de Montréal, Gisèle Desroches, chroniqueuse littéraire au journal Le Devoir, et Danielle Perreault, longtemps libraire à Joliette. La table ronde était animée par le chroniqueur littéraire Jean Fugère. Les propos de l'animateur et des participantes ont été sensiblement abrégés.*

\*\*\*

Jean Fugère (J. F.) : Bienvenue à cette table ronde où nous essaierons de lire et de relire les vingt-cinq dernières années de la littérature jeunesse québécoise, et de faire un bilan de sa visibilité à l'aide des trois invitées que je vous présente à l'instant.

Gisèle Desroches (G. D.) a été enseignante au primaire pendant treize ans et se spécialise depuis 1987 en littérature jeunesse. Elle anime des ateliers de formation sur cette littérature, fait de l'animation auprès des jeunes et assume des charges de cours à l'université depuis 1999. Si vous lisez *Le Devoir*, vous savez qu'elle y assure la chronique de littérature jeunesse québécoise, ainsi que dans d'autres magazines.

Danièle Bouffard (D. B.) est détentriche d'un baccalauréat en linguistique et d'une maîtrise en bibliothéconomie. Depuis 1980, elle est bibliothécaire à la bibliothèque Salaberry de Montréal (une des trois bibliothèques spécialisées pour la jeunesse). Depuis 1992, elle fait partie du comité de lecture chargé de faciliter le choix des bibliothécaires dans ce secteur. En 2002 et 2003, elle a été attachée au programme *L'école montréalaise* dont la mission est de présenter vingt-cinq livres par niveau aux enseignants de plusieurs écoles du premier et deuxième cycle.

Danielle Perreault (D. P.), diplômée des HEC en administration, est libraire et propriétaire de la librairie Les contes de Perreault, cofondatrice de l'Association littéraire lanaudoise (dont elle est vice-présidente et trésorière), elle siège au Conseil de la culture de Lanaudière et livre une chronique littéraire hebdomadaire sur CJLM, Radio Lanaudière. [La librairie a fermé depuis, mais M<sup>me</sup> Perreault poursuit toujours les autres activités mentionnées ci-dessus. NDLR.]



(photos : Daniel Serrine)

J. F. : Je vais commencer en lançant la balle du côté des bibliothèques. De façon générale, comment voyez-vous l'évolution de la situation du livre jeunesse québécois dans les bibliothèques depuis 1978?

D. B. : Depuis que j'y suis, en 1981, je constate qu'il y a beaucoup plus d'achats de livres québécois; les jeunes connaissent beaucoup plus la littérature jeunesse, les parents et les professeurs aussi. Il y a également beaucoup plus de maisons d'édition. Tout est plus intéressant, même en ce qui concerne les pages de couverture.

J. F. : Est-ce que l'approche des bibliothécaires à l'égard des livres jeunesse a changé?

D. B. : La qualité des textes étant meilleure, on est davantage porté à suggérer ces livres aux jeunes, mais les jeunes les connaissent tellement qu'ils nous les demandent eux-mêmes, alors nous sommes obligés d'acheter des livres qu'on n'aurait peut-être pas achetés autrement, bien que nos budgets soient toujours restreints.

J. F. : Vous avez quelque chose en commun (s'adressant à Danielle Perreault), puisque vous avez une librairie qui est spécialisée dans le livre jeunesse. Il y a trois librairies de la sorte, je crois...

D. P. : Oui, il y a trois librairies actuellement qui sont spécialisées en littérature jeunesse. Voilà deux ans, lorsque j'ai décidé de prendre le virage (car, au début, c'était une librairie générale), je trouvais qu'il y avait une lacune de ce côté-là. Les enfants ne pouvaient pas entrer dans les librairies et se sentir chez eux et à l'aise. Si vous remarquez, quand vous entrez dans une librairie, la section jeunesse est au fond. Déjà au départ, il faut parcourir toute la librairie avec les enfants, puis on arrive dans une section toute petite, les livres sont entassés, on en voit seulement la tranche. Quel plaisir les enfants peuvent-ils avoir à bouquiner là-dedans? Et il y a toujours le libraire qui est là à surveiller, qui a hâte que les enfants se décident, qui n'aime pas les voir manipuler les livres de peur qu'ils les brisent. Au fil des ans, je me suis dit que cela n'avait pas de sens : si on veut donner le goût de lire aux enfants, il faut qu'ils puissent manipuler les livres. Nous, en tant qu'adultes, on les manipule, pourquoi les enfants n'auraient-ils pas le droit de faire la même chose? C'est une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de faire des Contes de Perreault une librairie jeunesse.

J. F. : Vous n'auriez pas pu ouvrir une section avec une plus grande accessibilité aux livres pour les enfants et garder la librairie pour adultes?

D. P. : Quand on est un libraire indépendant ou, comme on dit souvent péjorativement, un «petit» libraire,



on n'a pas la superficie nécessaire pour réaliser tous ces aménagements, donc il faut faire des choix. Le mien a été de devenir une librairie spécialisée pour la jeunesse. Par la suite, deux autres librairies au Québec (une sur la rive sud de Montréal, une à Montréal) se sont aussi spécialisées. Je crois que c'est bien pour tout le monde; malheureusement, il n'y en a pas partout au Québec.

J. F. : Mais cela était absolument impensable il y a vingt-cinq ans.

D. P. : Même quand je l'ai fait, en 2001, on m'a dit que j'étais un peu folle : «Tu vas te planter, tu ne réussiras pas.» Je me disais : «Non, il faut que je démontre que j'ai raison et qu'il y a une place pour ça.» Effectivement, les gens sont contents. Les enfants ont enfin un lieu où ils peuvent, sans problème, venir choisir les livres, les toucher, s'asseoir dans un petit coin comme nous on peut le faire. Cela dit, ce n'est pas évident non plus. Nous sommes dans le secteur du livre où il y a énormément de concurrence. Les réductions qui sont consenties dans les grandes surfaces et dans d'autres lieux, nous en vivons les effets aussi. Par contre, la littérature jeunesse est peut-être un peu moins touchée parce que la production est importante et que les gens la connaissent mal.

J. F. : Est-ce que le marché du livre jeunesse se pose en termes de best-sellers?

D. P. : Moi, je déteste qu'on attribue le qualificatif «best-seller» à un livre, que ce soit en littérature pour adultes ou jeunesse. J'ai beaucoup de difficulté avec ça parce que cela crée une espèce de ghetto autour de certaines formes de littérature et que ça ne donne pas la chance à d'autres d'éclore. Ce qu'on appelle les classiques en littérature jeunesse, ce sont ni plus ni moins des best-sellers qui ont traversé l'épreuve du temps : je pense aux livres de la comtesse de Ségur, à ceux de Roald Dahl. Ce que j'apprécie en littérature jeunesse, c'est qu'on peut proposer plein de titres, faire découvrir plein d'auteurs, de collections, de maisons d'édition, sans que ce soit «à cause» d'un nom. On a cette latitude-là, contrairement à la librairie pour adultes où les gens viennent parce qu'ils ont entendu des éloges sur un titre en particulier.

J. F. : Si je ne m'abuse, les livres jeunesse ont une vie plus longue que celle des livres pour adultes, non? Je pense à des livres comme ceux de la comtesse de Ségur, de Perrault, ou à des livres d'ici, comme ceux de Chrystine Brouillet, qui sont là depuis dix ans ou plus...

D. P. : Oui, les livres jeunesse ont une vie plus longue par le fait qu'on en parle, mais on ne crée pas de vedettariat autour de ces livres. Ce n'est pas cela qui intéresse les enfants; s'ils découvrent une collection, ils vont s'y attacher. La courte échelle a été la première maison d'édition québécoise à marquer le coup, à faire des changements. On avait auparavant la Bibliothèque rose, la Bibliothèque verte éditées par les Européens mais, comme Québécois, on ne s'identifiait pas autant à ce qui s'écrivait. Quand je pense à Soulières éditeur, par exemple, avec sa collection «Ma petite vache a mal aux pattes», eh bien, je trouve cela extraordinaire (je ne dis pas ça parce qu'il est ici!). C'est une collection tout à fait géniale parce que chaque titre rejoint l'enfant dans son quotidien. Il reste que, si les libraires ne leur présentent pas ces livres, les parents n'iront pas d'eux-mêmes parce qu'ils ne les connaissent pas. On n'en parle pas dans les journaux (à part M<sup>me</sup> Desroches dans *Le Devoir*), ni à la radio; je le fais toutes les cinq semaines dans ma chronique où je peux introduire la littérature jeunesse, mais ce n'est pas suffisant.

J. F. : Quels sont, pour vous, les grands jalons de l'évolution de notre littérature jeunesse?

D. P. : Il y a eu des auteurs, des écrivains, qui avaient des enfants et qui trouvaient qu'il y avait une lacune dans le roman pour enfants. Ils se sont dit : «On est pas plus fous que d'autres, on est capable d'écrire nous aussi», et ils se sont découvert des talents. Au début, ce n'était peut-être pas considéré comme de la grande littérature jeunesse, mais il n'en demeure pas moins qu'ils ont posé des jalons, ils ont fait en sorte qu'aujourd'hui on peut considérer qu'il y a des ouvrages de très grande qualité au Québec.

J. F. : Dans *Lurelu*<sup>1</sup>, Daniel Sernine disait que l'année 1990 avait été une année charnière : *Lurelu* avait doublé cette année-là le nombre de ses recensions de livres jeunesse. Est-ce que vous avez senti la même chose en tant que chroniqueuse ou libraire?

G. D. : Je n'étais pas encore au *Devoir* en 1990, mais je faisais la recension pour le ministère de l'Éducation. À cette époque-là, il y a eu un «boom», effectivement la production a presque doublé certaines années, puis cela a continué à monter, et cela continue encore. Présentement, je dirais qu'elle se maintient, mais quand même, ça a débordé de toutes parts à cette période-là et ça a surpris tout le monde.

J. F. : Qu'est-ce qui a fait que, tout à coup, on s'est mis à publier autant de livres?





De gauche à droite, Danielle Perreault, Jean Fugère, Danièle Bouffard et Gisèle Desroches.

G. D. : Je suis bien embêtée pour le dire. Il y a eu, je ne sais pas, une espèce de découverte de cette littérature. Peut-être parce que c'est une littérature qui se vend et qui connaît un plus grand succès, entre guillemets bien sûr, que la littérature pour adultes. Devant le nombre des exemplaires vendus, les auteurs pour adultes se sont mis à lorgner de ce côté en se disant : «Tiens, il y a des écrivains qui gagnent leur vie en littérature jeunesse, ils parcourent les écoles, les bibliothèques, font des rencontres d'auteurs et donc complètent leurs revenus, ils en vivent.» Ils se sont dit qu'ils allaient en écrire aussi, pas plus fous que d'autres. Bien des regards se sont tournés vers la littérature jeunesse. Il y a plein de facteurs, je ne les connais pas tous.

J. F. : Est-ce que romans et albums connaissent un égal succès en bibliothèque auprès des jeunes?

D. B. : Tout ce qui est connu attire davantage les jeunes. Cela ne veut pas dire que ce qui n'est pas connu n'est pas bon; c'est à nous, en tant que libraires ou bibliothécaires, de le faire connaître. À une époque, La courte échelle a bousculé tout le monde, a pris le haut du pavé, alors que d'autres collections, comme la collection «Papillon» chez Pierre Tisseyre, étaient beaucoup moins demandés. Il y a plein d'autres livres moins connus, moins médiatisés, c'est à nous de les faire connaître. Si les titres sont bons, ils sortent.

J. F. : Donc vous avez un rôle primordial.

D. B. : Dans le cas du roman, oui, parce que l'album c'est différent. La couverture joue aussi un rôle : il y a des collections (par exemple «Papillon», encore une fois) qui ont changé leur format, qui ont été «revampées», c'est devenu plus vendeur.

D. P. : Il y a aussi l'animation qui est faite autour des livres. Je pense que c'est fort important. La courte échelle a toujours animé ses livres; contrairement aux autres maisons d'édition, ils avaient un plan de marketing très efficace. C'est très coûteux de publier des livres, alors les autres éditeurs mettaient leur argent dans la production et ils n'en avaient pas nécessairement pour faire beaucoup de publicité. Par contre, l'animation faite par les bibliothécaires et les libraires, la présence des auteurs dans les écoles, dans les bibliothèques, dans les librairies, ça fait en sorte que les enfants veulent se procurer les livres d'un auteur après sa visite. Il y a un phénomène d'entraînement : lorsque cet auteur publie un deuxième, un troisième roman par la suite, les enfants s'en souviennent et iront chercher ce nouveau bouquin. La façon de présenter le li-

vre est très importante; plus on parle du livre jeunesse, plus les enfants vont le découvrir et se l'approprier...

J. F. : Il semble qu'on a développé une expertise dans l'animation du livre jeunesse au Québec. Est-ce que ce n'est pas ça qui a assuré davantage de visibilité au livre jeunesse, dans son milieu naturel en quelque sorte?

G. D. : J'ai l'impression qu'il y a effectivement beaucoup de créativité et d'enthousiasme du côté des animateurs et des animatrices au Québec. Je connais un peu ce qui se fait ailleurs, mais je trouve qu'ici ça a fleuri de partout dans les années 90. Les filles et les garçons, surtout les filles, se sont mis à s'intéresser à la littérature jeunesse et à avoir envie d'aller la présenter dans les écoles, en secouant un peu le côté didactique pour présenter une littérature de plaisir, pour donner le goût de lire, alors que jusque-là c'était le privilège des enseignants et des bibliothécaires. Les animatrices se sont emparées de cette mission et en ont fait un métier, se sont mises à faire des tournées un peu partout. C'a été mon âge d'or aussi puisque j'ai été animatrice durant ces années-là et j'ai vu des initiatives vraiment intéressantes, très créatives.

J. F. : Est-ce que ce ne serait pas une façon d'assurer l'avenir et d'asseoir cette expertise que de former des animateurs?

D. B. : Il y en a déjà beaucoup qui sont formés et qui ne demandent qu'à aller dans les bibliothèques. Nous, à la Ville de Montréal, dès que les budgets ont été coupés, nous avons perdu nos animations. Perdant les animations, la littérature était moins en demande. Ce serait bien sûr au bibliothécaire à faire le travail, mais le personnel n'est pas assez nombreux.

J. F. : J'ai été accusé (je ne sais plus combien de fois!) de ne pas faire assez de place à la littérature jeunesse dans mes chroniques, de travailler pour des institutions qui ne font pas assez de place à cette littérature. Vous qui êtes chroniqueuse de littérature jeunesse québécoise (s'adressant à Gisèle Desroches), est-ce que vous rencontrez une opposition très forte dans les médias, au *Devoir*?

G. D. : Ce n'est pas une opposition avouée et directe. Je pense qu'on n'ose plus maintenant s'afficher contre la littérature de jeunesse, ça ne serait pas très bien vu; c'est comme un préjugé qu'on essaie de combattre. Sauf que la résistance passive est de mise : on retarde la parution des articles, on va plutôt privilégier d'autres sujets ou d'autres chroniques. Alors le combat est toujours à refaire. Quand j'ai commencé en 1993, le bateau était déjà bien en marche; cela faisait une dizaine d'années que Dominique Demers couvrait le secteur à la fois québé-



cois et européen. Elle me disait qu'elle était toujours obligée de se battre, de défendre son point, d'expliquer qu'une telle personne avait beaucoup d'importance dans le milieu jeunesse et que cela valait la peine de lui consacrer une entrevue, un peu plus que deux lignes. Elle était constamment en train de «les achaler», ce sont ses propres mots, et de vendre la littérature jeunesse. Ces trois dernières années, j'ai vécu une belle période au *Devoir* grâce à la présence de Marie-Andrée Lamontagne (comme chef de pupitre) qui était très ouverte à la littérature jeunesse; je n'avais jamais besoin d'enfoncer la porte, elle était toujours ouverte. La seule restriction venait de l'espace disponible. Avec elle, il était rare que j'attende plus de deux semaines, mais il est arrivé, auparavant, qu'un article soit en attente dans l'ordinateur depuis six mois, et ça, c'est très frustrant.

J. F. : Êtes-vous en mesure de faire une comparaison avec les vingt-cinq dernières années? Y a-t-il plus de place ou moins de place qu'il n'y en avait... ou aussi peu?

G. D. : Je vais parler pour *Le Devoir*. Je dispose de plus de place en 2003 que lorsque j'ai commencé il y a dix ans. En principe, ma chronique paraît aux deux semaines, mais le principe n'est pas du tout respecté. Avant, il n'y avait pas de règle : c'est Dominique qui appelait et disait qu'elle avait un bon livre à placer et «les achalait» régulièrement pour avoir de l'espace. Quand j'ai commencé, je faisais mes feuillets et demi sur un seul titre, deux titres s'il y avait un lien entre eux. Maintenant je peux faire quatre feuillets, mais comme il y a énormément de livres et que je n'ai pas beaucoup plus de place, je suis obligée de parler de trois, quatre livres dans le même article. Ce n'est pas énorme comme espace par rapport au pourcentage de l'ensemble de la littérature publiée au Québec, qui est à peu près 30 % de publications jeunesse. On n'a *jamais* 30 % de l'espace dans les journaux, jamais!

J. F. : Quand on fait de la chronique de livres jeunesse dans un journal comme *Le Devoir*, à qui s'adresse-t-on précisément? Avez-vous des commentaires des lecteurs?

G. D. : Je rencontre très rarement mon public pour la raison que je n'habite pas Montréal et que je suis en dehors du «jet set»; je ne fréquente pas beaucoup non plus les lancements, les salons du livre puisque j'habite près de Saint-Jean-Port-Joli. Mais, effectivement, je me demande toujours pour qui j'écris, qui me lit. J'écris bien sûr pour les professionnels, mais pas que pour eux, il y a aussi des parents. On vient d'hériter, au *Devoir*, d'un nouveau responsable du cahier Livres, il s'agit de Jean-

François Nadeau. Il me dit que mon public, ce sont les nouveaux pères et mères de famille qui ont de jeunes enfants et qui se demandent quels livres leur acheter. D'après lui, c'est un public mouvant et les livres jeunesse ne les intéresseront plus dans quinze ans parce que leurs enfants seront plus vieux. Moi, ma perception n'est pas tout à fait la même; j'ai l'impression que les gens peuvent aimer la littérature jeunesse même s'ils n'ont pas d'enfants ou continuer de s'y intéresser même si les enfants sont grands (la preuve, c'est que je n'ai pas d'enfants et je m'y intéresse; et il y en a d'autres comme moi).

J. F. : Nous faisons un peu le même métier. Disons que je troque un instant mon chapeau d'animateur pour celui de chroniqueur. Si je regarde ce qu'il y a déjà comme moyens de diffusion : *Lurelu* fait déjà du travail pour les gens du milieu, il y a les bibliothécaires qui assument ce rôle, de l'animation qui se fait... Qui cherche-t-on à rejoindre quand on fait de la chronique de littérature jeunesse? Moi, je sais qui est mon public quand je fais de la chronique pour adultes. Mais si je fais de la chronique de littérature jeunesse, qui vais-je rencontrer? Est-ce que les auteurs qui font la tournée, les personnes qui animent le livre, qui donnent des conseils, ne font pas beaucoup mieux le travail qu'une chronique dans un journal comme *Le Devoir*?

G. D. : Tout à l'heure, on a dit qu'il y avait trois bibliothèques et trois librairies qui étaient spécialisées pour la jeunesse au Québec, mais il n'y a pas trois journaux spécialisés pour la jeunesse. Il y a *Lurelu* et c'est tout. En jeunesse, il faut savoir qu'il y a une double problématique : c'est non seulement les enfants qu'on doit séduire, mais leurs parents qui sont les acheteurs et qui vont les amener à la bibliothèque. On ne s'adresse pas aux enfants dans les pages du *Devoir*. Je m'adresse aux adultes qui veulent que leurs enfants fréquentent les livres, aux professionnels du milieu du livre, soit les enseignants, les bibliothécaires, les intervenants de toutes sortes, ceux en garderies; ce sont eux qui sont intéressés à savoir ce qui est publié, ce qui s'en vient. Ça fait quand même un assez vaste public.

J. F. : En bibliothèque, en librairie, souhaiteriez-vous une plus grande couverture médiatique? Est-ce important dans votre métier?

D. P. : Moi, je souhaite qu'il y en ait plus. Car, comme M<sup>me</sup> Desroches le dit, il faut informer tous les parents, tous les adultes qui veulent offrir des livres en cadeau. Ils arrivent en librairie et disent : «J'ai un cadeau à faire pour un enfant de tel âge, je ne connais rien là-dedans, que me





Danielle Perreault et Jean Fugère.

conseillez-vous?» Là commence tout le travail : quel est leur lien avec l'enfant, connaissent-ils ses goûts, est-ce un enfant très actif ou déjà très intellectuel, etc. Si ces gens-là avaient plus d'information au même titre qu'ils en ont pour la littérature pour adultes, il y aurait déjà un bout de chemin de fait; ils auraient peut-être une idée de départ, comme cela arrive avec ceux qui lisent les chroniques dans *Le Devoir* ou dans d'autres quotidiens. Il faut donner une chance aux gens de s'y intéresser : si le livre est présenté dans un tout petit encadré noyé dans la littérature générale, personne n'aura vent de la chronique en question. Parfois, je dois moi-même la chercher dans *Le Devoir*, parce qu'elle est perdue dans l'ensemble. C'est sûr que tout le monde n'a pas la curiosité de la chercher. C'est bien d'avoir une rencontre comme celle de ce soir, mais il faudrait que les journaux, la radio et la télévision en parlent. La littérature jeunesse est déjà le parent pauvre sur le plan culturel, alors, avec les compressions budgétaires gouvernementales, ce n'est pas cela qui sera mis en priorité.

J. F. : Quand je vous entends parler de la littérature jeunesse comme le parent pauvre, je sursaute un peu. Moi, je trouve que la littérature jeunesse va assez bien. Lorsque je regarde l'histoire de la littérature jeunesse d'ici, je me dis qu'il y a eu une évolution remarquable, un «boom» extraordinaire. Il y a même eu un moment où la littérature québécoise a supplanté la littérature européenne, qui nous inondait auparavant. Aujourd'hui, il me semble que la littérature jeunesse québécoise a une place très, très importante, et cela sans l'aide des médias. Il y a eu une énorme diffusion de cette littérature dans les écoles, dans les bibliothèques par des porte-parole, des défenseurs, des auteurs.

D. B. : Il y a encore tellement, mais tellement de jeunes qui ne lisent pas. Il y a tellement de parents, de professeurs qui ne connaissent pas la littérature jeunesse. Pour aller chercher les enfants, il faudrait en parler à la télévision, un média qui les rejoint davantage. Mais ce n'est jamais assez.

J. F. : On parle d'émissions pour enfants dans ce cas-là?

D. B. : Mais oui.

G. D. : Le jour où il y aura une émission littéraire pour les enfants, on en reparlera. Cela fait des années que certaines personnes essaient de pousser l'idée, dans une formule pensée pour eux et non avec des gens assis à une table pour en parler (ce n'est pas cela qu'il faut). Il faut les séduire, eux, les jeunes lecteurs; il va falloir que cela

soit quelque chose de plus concret. Je rêve de ce jour-là depuis... quelques années.

J. F. : Que la littérature québécoise ait supplanté, à un moment, la littérature européenne, est-ce que c'est un fait que vous avez observé en bibliothèque, en librairie?

D. P. : Disons que la littérature jeunesse québécoise a pris une place beaucoup plus importante que la littérature jeunesse étrangère depuis une dizaine d'années. Les enfants sont plus sensibles à l'écriture québécoise parce que les sujets sont plus près d'eux, le langage, la façon de s'exprimer est beaucoup plus près de leur quotidien. Les enseignants commandent de plus en plus de romans québécois, les enfants mais aussi les parents me demandent spécifiquement de la littérature québécoise. Pourquoi? Bien sûr, entre autres choses, parce qu'elle est moins chère : les albums pour enfants sont souvent très coûteux, mais ici, au Québec, on a la chance que les éditeurs les publient en format broché et en format relié. Le format broché est beaucoup plus populaire, alors que les albums européens nous parviennent le plus souvent reliés et coûtent une vingtaine de dollars. Il se publie de très beaux albums en Europe, mais ils ne sont pas accessibles pour des parents qui ont deux ou trois enfants. Ces livres seront achetés par les bibliothèques qui, malgré la faiblesse de leurs budgets, ont plus de ressources et, comme les livres reliés sont plus résistants, les bibliothèques économisent alors sur les frais de réparation.

D. B. : Dans ma bibliothèque, peut-être est-ce dû à mes choix, je constate que ces temps-ci les gens empruntent autant de livres européens que de livres québécois, sauf dans certaines collections de romans.

D. P. : Ma librairie est en région; parfois le phénomène est différent en région et à Montréal. Dans Lanaudière, nous avons un taux d'analphabètes très élevé (54 000 analphabètes) donc, le contexte n'est pas favorable à l'éclosion de la lecture chez les jeunes. Ce n'est pas avec leurs parents que les jeunes fréquentent les bibliothèques et les librairies. Il faut les courtiser dans leur milieu scolaire et leur faire découvrir les livres. La littérature québécoise étant plus près de leur quotidien, elle est plus facile à «vendre».

J. F. : Parlons plus spécifiquement de visibilité. Qu'est-ce qui manque pour qu'il y ait plus de visibilité pour la littérature jeunesse? Qu'est-ce que vous souhaiteriez voir?

D. B. : De l'argent. Avec plus d'argent, on achète plus de livres. Avec plus d'argent, on fait plus d'animation. Avec plus d'argent, on a plus de personnel. Avec plus d'argent, on construit plus de bibliothèques, etc., c'est sans



fin. C'est la clé, le mot magique. Ensuite, il faut des gens convaincus, qui aiment cela, qui en parlent.

G. D. : Oui, l'argent, c'est le nerf de la guerre. La machine promotionnelle derrière des séries comme Harry Potter est énorme. A-t-on les moyens, au Québec, de faire de telles promotions? On a des livres aussi intéressants, aussi bons, mais ils n'auront jamais la même visibilité. À part le petit Caillou, les livres québécois ne sont pas aussi connus, diffusés à l'étranger. Il y a peut-être aussi une sorte de... je ne dirais pas «mépris», le mot est trop fort... mais, parmi les littéraires qui sont en place, les gens qui pourraient donner un petit coup de pouce à la littérature jeunesse québécoise ne sont pas convaincus qu'il s'agit d'une littérature. Beaucoup pensent que c'est quelque chose de gentillet comme ce l'était à leur époque, c'est-à-dire où la littérature jeunesse se caractérisait par son courant éducatif édifiant. Aujourd'hui, on donne plutôt à lire des livres de littérature qui ont vraiment du souffle, un impact. Mais les gens en place ne perçoivent pas cela comme étant assez valable pour donner à la littérature jeunesse la visibilité qu'il faudrait. Il y a une espèce de méconnaissance, de mépris dans les médias de la part des littéraires.

D. P. : Pour ce qui est des libraires, je dirais que c'est la formation qui manque. Là aussi, ce n'est pas vraiment du mépris, mais de la méconnaissance de la littérature jeunesse qui fait en sorte que, lorsqu'on ne connaît pas quelque chose, on craint d'y toucher de peur de se tromper. Il n'y a aucun cours qui se donne pour devenir libraire; c'est un gros problème qui a fait l'objet de revendications par le passé. Les gens qui travaillent en librairie proviennent de divers milieux, souvent avec une formation en littérature. Mais comment devient-on libraire? Quelles sont les prérequis, les qualifications requises? Par l'entremise de l'Association des libraires du Québec, des formations sont données mais elles ne rejoignent pas tout le monde, pour diverses raisons. Je reviens à l'argent : il va falloir donner de l'argent au milieu scolaire pour qu'il achète plus de livres, pour que les bibliothèques scolaires soient mieux garnies, moins désuètes. Cela aurait des retombées pour tout le monde.

J. E. : C'est vrai que l'argent assure beaucoup de choses, mais vient un moment où il faut assurer dans une institution une certaine pérennité. Des institutions, ça permet de rejoindre les gens qui sont en province. Une revue comme *Lurelu* peut être diffusée là-bas et cela permet des liens. Il y a peut-être là un manque.

D. P. : Il est évident que, lorsqu'on commence à bâtir quelque chose, et la littérature jeunesse au Québec est encore jeune, il y a des gens qui finissent par acquérir une expérience dans le domaine, mais ils ne sont pas si nombreux. Et puis on vieillit! Est-ce qu'on pourra former une relève? Oui, il faut de bonnes assises, mais il faut aussi des gens qui contribuent à perpétuer la littérature jeunesse. Il va falloir se questionner : va-t-on de l'avant? comment appuie-t-on le mouvement? Il ne faut pas seulement compter sur ceux qui sont là depuis vingt ans avec leur bâton de pèlerin. On ne peut continuer à faire un petit bout puis reculer de dix pas et recommencer. C'est socialement qu'il faut faire une réflexion de ce côté et pas seulement chez les gens qui y croient.

G. D. : Je voudrais reparler de la formation. Je pense aux nouveaux programmes qui ont été instaurés par le ministère de l'Éducation et qui font la promotion de la littérature jeunesse dans l'enseignement. L'introduction des livres en classe y est fortement encouragée; le Ministère a même mis sur pied un site, *Livres ouverts*, pour aider les enseignants à connaître la littérature jeunesse, surtout les futurs enseignants qui sont insuffisamment formés et informés, car les cours de littérature jeunesse ne sont même pas obligatoires dans le cursus universitaire des enseignants. Or, dans les nouveaux programmes, ils vont être obligés de l'utiliser tous les jours. Là, il manque clairement de volonté quelque part.

J. E. : Je vous remercie et j'invite maintenant les gens de la salle à poser leurs questions ou à faire leurs commentaires.

[Pour des raisons techniques, certaines questions posées dans la salle sont inaudibles sur l'enregistrement. NDLR.]

Intervention de Christine Hernandez, à l'époque présidente de l'Association des libraires. M<sup>me</sup> Hernandez témoigne de la bonne nouvelle de l'annonce de fonds qui seront investis dans les bibliothèques scolaires par le gouvernement [il s'agissait alors du gouvernement péquiste, défait depuis, NDLR] dans l'achat de livres, mais note du même coup que ces budgets assurent également l'achat de manuels scolaires. Autre bonne nouvelle : les libraires bénéficieront des fonds de formation en milieu de travail. À titre de mère, elle dit s'inquiéter du peu de visibilité de la littérature jeunesse dans les médias, car elle trouve peu de cette littérature en région et, surtout, elle manque d'information pour faire des choix. Elle se fie donc au bouche à oreille : «C'est incroyable ce que les parents entre





Jean Fugère, Danièle Bouffard et Gisèle Desroches.

eux peuvent se recommander. Il y a un grand besoin de sortir de *Caillou* parce qu'on en a marre. C'est par les lectures à ma petite fille que je m'intéresse à la littérature jeunesse. Je cherche de l'imaginaire, des textes un peu décalés, subversifs.»

J. F. : Si les parents allaient en librairie et disaient : «Nous aimerions nous rencontrer en librairie pour échanger sur la littérature jeunesse, nous aimerions qu'il y ait un lieu d'échange», il me semble que le propriétaire réagirait.

G. D. : Il existe différents outils d'information, comme les *Sélections* de Communication-jeunesse pour les tout-petits qui ont été publiées dans la foulée de la Politique du livre et de la lecture et qui couvrent les parutions des années précédentes. Pour ce qui est des «produits frais», de l'actualité, il y a effectivement un manque. Une émission télé de littérature jeunesse ne rejoindrait pas seulement les amateurs de littérature jeunesse mais aussi les parents, les grands-parents, les intervenants en littérature jeunesse, cela toucherait beaucoup de monde.

J. F. : Quand on sait que les livres jeunesse ont une durée de vie beaucoup plus longue, il me semble que les sélections de livres comme celles de Communication-jeunesse faites par des spécialistes devraient être distribuées dans les librairies. Il devrait y avoir des accords avec l'Association des libraires pour que ces listes soient disponibles aux parents puisque c'est eux qu'on veut rejoindre. Il me semble que ça c'est une action directe sur le parent, sur l'acheteur, peut-être davantage, selon moi, que des chroniques dans des journaux spécialisés.

Félix Maltais (F. M.) (éditeur des magazines *Les Débrouillards* et *Les Explorateurs*) :

J'ai bien aimé les interventions ce soir, mais j'ai un seul petit reproche général : il est 20 h 20 et je n'ai pas entendu encore une seule fois les mots «documentaire» ou «périodique». Pour enchaîner avec votre commentaire, madame Desroches, lorsque vous disiez que pour les gens de la grande littérature, la littérature jeunesse est un genre un peu mineur, parfois on sent que pour les gens de la littérature jeunesse, il n'y a que le roman qui est important, le conte un peu aussi, mais que le périodique, le documentaire sont aussi des genres mineurs.

D. B. : Des périodiques québécois, il n'en reste pas beaucoup.

F. M. : Mais moins on en parle, moins il va y en avoir. Monsieur Fugère, je trouve que vous vous êtes déculpabilisé un peu rapidement en disant : «C'est merveilleux

ce que vous les animateurs, les libraires, les bibliothécaires avez réussi à faire. Vous n'avez pas eu besoin des médias.» J'ai eu envie de crier : «Imaginez ce qu'ils auraient pu faire avec l'appui des médias! Ce serait extraordinaire!» Je trouve abominable, par exemple, que *La Presse*, pendant deux mois l'été dernier (2002), chaque jour, (je les ai comptés), ait publié un article sur Harry Potter. Ce n'était pas toujours un article original de leurs journalistes, mais c'était une dépêche ou un article d'une agence de presse. Je dis bien : pendant deux mois, chaque jour. Ils sont même allés, c'est le summum, jusqu'à faire un article sur les enfants qui ne lisaient pas Harry Potter!

J. F. : J'ai l'impression qu'on se trompe un petit peu de cible. Je suis très admiratif de la débrouillardise du secteur de la littérature jeunesse. Il y a une imagination de la part des animateurs et des animatrices dans les écoles pour faire vivre le livre jeunesse qui est sans comparaison avec ce qu'on déploie pour le livre adulte. Pour une mère de famille, la garderie, le bouche à oreille, ses amies, comptent infiniment plus sur le plan de l'information que ma chronique du dimanche matin à la radio, par exemple. Il y a un public dont les dynamiques naturelles sont davantage les regroupements, et, selon moi, c'est dans ce sens qu'il faut travailler. Le public jeunesse ne se comporte pas comme le public pour adultes, on ne parle pas de la même façon et on ne parle pas des mêmes choses. Mais, vous avez le droit de me jeter beaucoup de pierres.

F. M. : C'est aux parents qu'on vend les périodiques, les documentaires, les romans, et les parents s'informent dans les journaux, à la radio, à la télévision. C'est sûr qu'on peut fonctionner sans certains médias puisqu'ils n'en parlent jamais et qu'on continue à publier quand même. C'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas eu de la part des médias cette prise de conscience de l'importance de la littérature de jeunesse pour permettre qu'elle se vende et que la roue puisse tourner mieux et plus rondement. Plus les médias parlent de quelque chose, plus les gens s'y intéressent. Plus elle est délaissée, plus elle apparaît comme ayant peu de valeur et les gens s'en désintéressent. Si la littérature jeunesse était traitée selon sa valeur, et elle en a de la valeur nous en sommes la preuve, les gens en consommeraient davantage et cela ferait augmenter les tirages. Les médias ont une grande, grande importance.

J. F. : Je ne nie pas leur importance. Harry Potter est davantage un phénomène international et vous savez que les médias se nourrissent eux-mêmes de leur propre production.



Colombe Labonté (C. L.) (coéditrice chez Soulières éditeur) :

Un écrivain est un écrivain, qu'il écrive pour la jeunesse ou pour les adultes. Au Québec, on a un gros problème de fragmentation : quand c'est de la jeunesse, ça reste dans une petite boîte étiquetée «jeunesse». Quand un livre jeunesse remporte le Prix du Gouverneur général, le prix littéraire le plus important au Canada, quand il remporte le Prix M. Christie, qui est le deuxième plus gros prix littéraire jeunesse, dans les médias on souligne à peine le nom de l'auteur, le titre du livre. Cela me peine énormément, cette attitude qui cloisonne : pourtant, quand un livre est bon, il est bon. Celui qui l'a écrit est un écrivain, ce n'est pas un «écrivain jeunesse» ou un «écrivain adulte». Ce sont des écrivains qui ont l'habileté de communiquer avec des lecteurs plus jeunes ou avec des plus vieux. Un bon livre, c'est un bon livre. S'il y a autant d'adultes qui ont lu Harry Potter, comment se fait-il qu'il n'y ait pas autant d'adultes qui ont lu le Prix jeunesse du Gouverneur général?

J. F. : Je dois vous dire que peu importe la catégorie, les autres ouvrages primés au Prix du Gouverneur général souffrent du même malaise. J'ai animé durant cinq ans des tables rondes autour de ce prix dans les salons du livre et, malgré la publicité, il n'y avait que quarante personnes dans la salle. Le problème se situe sur le plan de la reconnaissance des Prix du Gouverneur général, qui ne sont pas considérés au Québec.

G. D. : Je voudrais intervenir dans le même sens que Colombe, en lien avec ce que vous disiez, qu'on se trompe peut-être de cible. À mon avis, il n'y a pas que le public jeune en littérature jeunesse, il y a de la création tant littéraire que picturale et graphique, il y a des œuvres qui sont très novatrices et qui méritent qu'on en parle, qu'on les analyse au même titre qu'on analyse des livres d'adultes. À ce compte, la littérature jeunesse mérite une place dans les journaux, dans les émissions littéraires au même titre que la littérature pour adultes. Je reconnais qu'en littérature jeunesse il n'y a pas que des bons livres, il y a des redites, il y a des livres dont le contenu laisse parfois à désirer. Mais en littérature pour adultes également, il y a plein de livres qui ne valent pas le papier sur lequel on les imprime. Alors, pourquoi mettre de côté la littérature jeunesse sous prétexte que c'est pour les enfants et que cela ne mérite pas d'être commenté?

D. P. : En tant que libraire, je me souviens que Pierre Foglia a parlé, à deux ou trois reprises dans sa chronique de livres jeunesse, des livres de L'École des loisirs

qui se vendent peu, même qui sortent peu en bibliothèque, parce qu'ils ne sont pas attrayants. Parce que Foglia en avait parlé et qu'il en avait dit grand bien, nous sommes tombés en rupture de stock. L'impact que certaines personnes peuvent avoir sur la vente de certains livres, même si ces personnes ne s'adressent pas aux enfants, est important à cause de leur crédibilité (ce ne sont pas les enfants qui lisent Foglia). Cela peut être bénéfique d'avoir de tels porte-parole sur le plan médiatique pour que la littérature jeunesse ait sa place aussi. En ce qui concerne les documentaires québécois, disons qu'il y en a très peu; ce sont surtout les garçons qui s'y intéressent, les filles sont surtout attirées par le roman.

F. M. : C'est quand même la moitié de la population!

D. B. : Ce n'est pas la moitié de nos lecteurs en bibliothèque, en tout cas. En bibliothèque, on est en manque de documentaires faits au Québec.

D. P. : En librairie aussi, c'est beaucoup demandé. Malheureusement, il s'en fait très peu au Québec. C'est le même phénomène avec la bande dessinée; il y en a très peu qui se font pour les plus jeunes. Pourtant, ce sont des genres très courus.

Ginette Guindon (bibliothécaire et spécialiste en littérature jeunesse), s'adressant à Gisèle Desroches : Au *Devoir*, il y a maintenant un nouveau responsable de la section culturelle, Jean-François Nadeau. Comment ça se passe?

G. D. : Sa nomination est toute nouvelle, je ne l'ai rencontré qu'une fois et... j'ai peur! Effectivement, depuis qu'il est là, mes articles ne passent pas, mais il faut lui donner le temps d'arriver. [Avec deux ans de recul, on peut constater que les craintes de M<sup>me</sup> Desroches étaient justifiées — NDLR.] C'est une tâche énorme et beaucoup de personnes se succèdent à ce poste. Il m'a fait part de ses projets pour la littérature jeunesse : il voudrait regrouper en une page les articles de Carole Tremblay, laquelle s'occupe des livres européens, et les miens (livres québécois), articles qui seraient publiés en une seule fois, pleine page, pour marquer le coup. Il croit qu'une pleine page a plus d'impact que lorsque les articles sont disséminés un peu partout. Depuis que je suis au *Devoir*, le rythme officiel de parution est en alternance, une semaine de l'européen, une semaine du québécois, bien que cela ne tienne pas dans les faits. Le nouveau responsable souhaiterait plutôt faire une page une fois par mois. Je crois personnellement que cela diminuerait beaucoup la visibilité.





C. L. : On veut que les gens lisent, mais il n'y a qu'un cahier «Livres» la fin de semaine. Le reste du temps, la lecture n'existe pas, c'est bizarre ça... Il faut qu'il y ait tous les jours de la place dans le journal pour le livre, que ce soit le livre pour le tout-petit ou le plus grand.

G. D. : *Le Devoir* et les journaux n'ont pas comme mission de faire vivre le livre; ils se donnent comme mandat de couvrir l'actualité. Ils ne s'intéressent au livre que dans la mesure où il vient de paraître. Jamais on ne verra de sélection de très bons livres qui continuent à se vendre dans les librairies; on nous demande de traiter la nouvelle. L'autre phénomène avec lequel nous sommes aux prises est celui de la «vedette». Les choses qui ont un impact sur le public, qui sont populaires, se vendent davantage. Aussitôt que je mentionne le livre de quelqu'un de connu, d'un auteur jeunesse vedette, on me dit : «Oui, fais-moi quelque chose là-dessus.» Si j'affirme qu'il y a un très bon livre qui vient de sortir d'un auteur inconnu, on me dit : «Qui c'est, lui?» Récemment, j'ai remis un article à Jean-François Nadeau où je parlais de Stéphane Jorisch. Il m'a dit : «Qui c'est ce quidam?» Il m'a souligné qu'il fallait que j'explique qui était Jorisch parce que le public se renouvelle, mais c'était lui-même qui ne connaissait pas le personnage. Alors j'ai précisé qu'il avait été deux fois récipiendaire du Prix du Gouverneur général.

J. F. : Je suis assez perplexe. Par exemple, ce que j'entends au sujet de la critique de Pierre Foglia entre dans ce que j'appelle la «machine institutionnelle des médias». Quand on dit avoir besoin des médias en littérature jeunesse, a-t-on besoin de quelqu'un qui tout à coup la cautionne, dont le nom sera plus important que le livre dont il parle, à la limite, parce que c'est l'effet «on en parle» qui joue? S'il y a un besoin de critiques, de chroniqueurs éclairés, parce que la production est importante, il me semble que c'est autre chose. Alors, a-t-on besoin d'une chronique qui parle de la qualité des livres jeunesse ou de traitement sensationnaliste qui dirait : «Voilà, on tient notre Harry Potter québécois...» Quelle est la meilleure façon d'assurer une visibilité dans les médias?

Hélène Charbonneau (H. C.) (bibliothécaire, anciennement responsable du secteur jeunesse de la Bibliothèque de Montréal, membre fondatrice de Communication-Jeunesse et des Amis de la Bibliothèque de Montréal) : Je n'ai pas de réponse à cela, mais il est certain que les vedettes font une grosse différence dans la popularité d'un livre. J'aime même mieux les vedettes que les best-sellers; je préfère qu'on associe la littérature jeunesse (ou adulte d'ailleurs) à quelqu'un au-dessus de la

mêlée qu'à l'argent. Michel Tremblay, par exemple, a fait faire un pas de géant à la littérature québécoise et aux lecteurs; il les a rassurés. Les gens se disent : «Si on a quelqu'un qui est un bon écrivain de chez nous et qui est traduit dans le monde entier, c'est qu'il doit y en avoir d'autres également.» On s'habitue à faire confiance. Et le phénomène est le même chez les enfants. Quelqu'un comme Dominique Demers, qui a plu beaucoup, ça donne confiance dans les auteurs d'ici. La courte échelle a elle aussi fait en sorte que la littérature québécoise jeunesse soit crédible. Quand les gens vous font confiance, en bibliothèque, vous pouvez les faire progresser en lecture, mais pour cela il faut des passeurs, et des passeurs il y en a de moins en moins. Il y a peu de bibliothécaires jeunesse dans les bibliothèques publiques, les enseignants sont débordés. Si moi, en tant que spécialiste, j'ai besoin de me fier à des gens crédibles dans mes approches, des références critiques dont je connais la signature, les gens ont aussi besoin d'être guidés devant l'énormité de la production par des gens qui leur inspirent confiance.

Intervenante non identifiée : Quand un lecteur a besoin de conseils, il a besoin de savoir qu'il y a quelqu'un de professionnel qui connaît tout cela. On a un rôle très important à titre de diffuseur de littérature jeunesse et de connaissances sur cette littérature, un rôle important aussi pour faire passer la passion. C'est là qu'on crée des lecteurs de tous âges.

Martin Larocque (comédien) : Je vais appuyer Jean Fugère en disant que je ne crois pas qu'on ait besoin des médias. Ce qu'on retient de l'information dans les médias, c'est très court : à la radio, c'est environ vingt minutes, à la télé, environ une heure. Cela ne dure pas. Moi, j'ai un cercle littéraire qui s'appelle «Les parents qui attendent leurs enfants à la sortie de l'école». Ce cercle littéraire est très puissant : j'y ai fait vendre beaucoup de livres, par exemple *Une gardienne pour Érienne* [rire général... l'auteur étant Robert Soulières], seulement à parler entre parents et à échanger sur nos découvertes. La diffusion, pour ce genre de littérature, se fera dans de petits groupes et il ne faut surtout pas dépendre des médias, j'en suis convaincu, car lorsqu'ils laisseront tomber, tout sera à refaire. Il faut aller dans les écoles, dans les librairies et créer cet intérêt chez les parents. Ce type de passage d'informations est très précieux, et je crois qu'il fait vendre beaucoup de livres; je suis un futur éditeur et je vais voir à quel point. [Les éditions de la Bagnole ont été inaugurées en novembre 2004 — NDLR.] Peut-être qu'il faut des vedettes, une Dominique Demers, une Carole Tremblay, une Domini-



que Jolin. On a besoin de ça, mais on n'a surtout pas besoin des médias. Je dis que ce n'est pas là qu'il faut mettre l'énergie.

J. F. : Évidemment, je ne peux qu'être d'accord. Quand on parle de personnes qui ont une crédibilité, ce n'est pas nécessairement des vedettes. Je prends, par exemple, Hélène Charbonneau que je connais depuis quelques années; par son travail, elle a donné des conseils à un nombre incalculable d'enfants, a amené des gens à la lecture et a fait en sorte de répandre la bonne nouvelle. C'est une personne qui a une crédibilité certaine. Il faut que l'information circule, qu'il y ait des gens qui en parlent. Cela peut être quelqu'un qui a de la crédibilité, oui, mais cela peut être un membre de club de lecture, un père de famille, une experte qui a lu tous les livres de l'année, mais ça n'est pas seulement la caution médiatique qui jouera ce rôle.

C. L. : Un journal est supposé donné de l'information sur ce qui se passe dans la société, rendre compte de ce qui s'y passe. Au Québec, et c'est une de nos particularités, on publie beaucoup de livres en littérature jeunesse, et il n'y a pas de résonance dans les médias pour parler de cette vitalité-là. Pour moi, le journal est un miroir et une source d'information sur ce qui se passe autour de moi pour mieux comprendre le monde. Or, si en tant que directeur d'un journal je ne donne pas d'espace à la littérature jeunesse, je prive le public d'information et c'est injuste.

F. M. : Je vais vous donner deux exemples. Il y a vingt-deux ans, nous avons publié un livre d'expériences qui s'appelait *Le petit débrouillard*. À ce moment-là, j'avais un copain qui avait une chronique de loisirs dans *L'actualité*. Je lui parle alors du livre, lui disant que c'était la première fois que ce genre de livre se faisait au Québec. Cela l'a intéressé et il a décidé d'en faire sa chronique : une page entière de *L'actualité* sur ce livre. Quand le livre est sorti, il était sur la liste des best-sellers de *La Presse* : on en vendait mille par mois. Parce que ce livre s'est bien vendu, on a publié d'autres livres, créé un magazine, et tout s'est enchaîné. Je ne suis pas certain que je serais ici ce soir et que *Les Débrouillards* existeraient si François Huot n'avait pas fait parler avec éloges de ce premier livre.

Autre exemple : en 2001, chez Soulières, on publie une bande dessinée, *Les grands débrouillards*, sur des grands scientifiques québécois et canadiens, par un bédéiste connu, on soigne la qualité de l'album. Pas un journal, pas une radio ni télé n'en parlent. Alors qu'est-ce qui est

arrivé? Après trois mois, les libraires ont retourné les albums chez Robert, et le livre ne s'est pas vendu. Je m'en ficherais bien si on était capable de s'acheter de la publicité, mais on n'en a pas vraiment les moyens, alors on compte sur ces gens-là pour faire connaître ce qu'on publie. Si les médias n'étaient pas importants, qui achèterait de la publicité? Qui se battrait pour être à la «une»? Tout le monde veut être dans les médias. Si les matches de hockey deviennent des événements et que des milliers de personnes y assistent, c'est qu'on en a parlé dans les médias. Sinon, ce serait seulement vingt-deux personnes qui joueraient contre vingt-deux autres personnes dans un aréna.

J. F. : Je connais suffisamment le pouvoir des médias d'où je suis, mais je me demande si c'est ce qu'il faut d'abord rechercher en littérature jeunesse. Je trouve qu'il y a des assises qui ont été créées qui sont aussi importantes : les clubs de lecture, les «cercles littéraires» de parents sont aussi des moyens de diffusion et ça assure aussi de la visibilité à la littérature jeunesse. Mais, on a beaucoup parlé des médias jusqu'à maintenant. Y a-t-il d'autres interventions?

G. D. : On parlait des cercles littéraires, il y a aussi des cercles littéraires dans le livre pour adultes mais ils sont alimentés par les critiques littéraires qui sont faites dans les revues et les médias. L'un n'est pas indépendant de l'autre : ils ont besoin l'un de l'autre. Là où les médias ont un pouvoir et où les cercles littéraires ne l'ont pas nécessairement, c'est le pouvoir de faire remarquer le changement, d'apporter une caution aux innovations et aux éléments dérangeants d'une nouvelle création. Normalement, le grand public sera attiré par des livres qui sont intéressants, qui apportent un petit quelque chose, oui, mais qui sont conformes à ce qu'il attend, qui sont rassurants. Mais les livres dérangeants, ceux qui font preuve d'une grande originalité, où est leur tremplin? Or ce sont des livres qui méritent qu'on en parle. Je ne sais pas si les parents ordinaires, qui n'ont pas beaucoup fréquenté la littérature jeunesse, sont en mesure de les dénicher, ces livres, et de les goûter autant s'ils n'ont pas une petite caution de la part des médias.

Nikola von Mesveldt (de la Bibliothèque internationale de jeunesse de Munich) : J'ai beaucoup entendu parler toute la soirée de la visibilité de la littérature jeunesse au Québec, mais je me demande s'il y a un intérêt à rendre visible la littérature jeunesse du Québec en Europe et même au Canada anglophone? Je suis émerveillée par la littérature jeunesse québécoise; il y a là une originalité

qui devrait se faire connaître à mon avis et la traduction est un bon mode de diffusion.

Renée Leblanc (spécialiste en éducation et médias éducatifs, critique à *Lurelu*) : Je crois qu'Internet serait un bon instrument pour répondre à cela car c'est un support plus proche des gens. Il est certain qu'il y a un danger si on ne se fie qu'aux sites commandités, mais il existe des sites de littérature jeunesse internationale avec des critiques solides (*Ricochet*, par exemple). Il y a aussi des critiques d'enfants sur ces sites, des votes; je mesure mal l'impact de ces critiques mais elles jouent, car les enfants d'aujourd'hui seront un jour des parents, et les parents, c'est sur Internet qu'ils s'informent.

H. C. : Avec l'ouverture de la Grande Bibliothèque, il y aura la Médiathèque qui assurera les services auprès des jeunes, et un Centre de ressources avec des bibliothécaires et du personnel spécialisé, ce qu'il n'y avait pas à la Bibliothèque nationale auparavant (des livres, mais pas de spécialistes). Les bibliothèques nationales ont beaucoup de contacts avec l'extérieur et cela favorisera davantage, on l'espère, les traductions. Ce sera un pôle important qui centralisera les connaissances. Que ce soit un

lieu de rencontres et d'échanges dépendra non seulement de la Bibliothèque nationale, mais de nous tous aussi. Si on fréquente la Médiathèque et le Centre de ressources, si on manifeste des attentes, si on l'utilise, les encourage, fait des pressions, ils développeront le service.

J. F. : Un mot de la fin...?

Intervenante non identifiée : Je reviens du Salon du livre de Paris et j'ai vu de beaux livres québécois à la FNAC. C'est encourageant.

J. F. : Que souhaiter de mieux comme mot de la fin! Merci à nos invités, merci à *Lurelu*. Je vous invite à poursuivre la conversation entre vous.

(lu)

#### Note

1. «*Lurelu, témoin de 25 ans de croissance*», *Lurelu*, vol. 25, hiver 2003, p. 6.

## Prix Cécile Gagnon 2004

L'Association des écrivains québécois pour la jeunesse félicite les lauréates du Prix de la relève Cécile Gagnon.

L'AEQJ remercie ses collaborateurs,  
dont AGMV Scabrini Média,  
qui contribuent à la tournée des finalistes  
et des lauréates  
dans les bibliothèques de leur région.



VOLET ALBUM

*Mon Gugus à moi*, Francine Caron P.  
Éditions Les 400 coups



Conseil des arts  
et des lettres

Québec

Visitez le nouveau site Web de l'AEQJ au [www.aeqj.com](http://www.aeqj.com)

ASSOCIATION  
DES ECRIVAINS QUÉBÉCOIS  
POUR LA JEUNESSE



VOLET ROMAN

*Feuille de chou*, Hélène Cossette  
Éditions Pierre Tisseyre